

LE BROYEUR

A présent, nous tournions à toute vitesse, produisant en série un nouvel épisode tous les six jours. Notre masse de travail était montagneuse, l'allure bien bousculée, et tout l'ensemble se révélait parfaitement épuisant pour la distribution, l'équipe technique et les créateurs. Ajoutez à cela la pression montante, grandissant avec l'approche rapide de la première, et vous comprendrez que chacun sur le plateau commençait à devenir incroyablement tendu. En fait, à la fin août, le niveau de stress était devenu tel que des gens se mirent à craquer. Le premier cas apparut juste dix jours avant la première du premier épisode de Star Trek, et fut centré autour de nos effets spéciaux. C'était l'aspect de la production principalement consacré à faire voler l'Enterprise, cela au moyen d'effets spéciaux et optiques particuliers. C'était également une source récurrente de frustration durant toute notre première saison, avec d'énormes retards et des coûts qui faillirent mettre l'astronef au sol pour de bon.

Au départ, un homme nommé Bill Heath avait été choisi par Desilu afin de devenir exécutif de la postproduction, supervisant les divers programmes et facettes budgétaires des nombreux effets spéciaux de la série. Heath était essentiellement un "pince-mailles", amené dans les studios afin que les effets spéciaux de Star Trek fonctionnent de manière efficace ... quant au coût. Il en advint ceci : Heath, coupeur de liards en quatre, engendra plus de problèmes qu'il n'en résolut.

Heath, employé loyal et plutôt rodé de Desilu, cherchait à faire le plus possible d'économies. Et donc, quand vint le moment de réaliser la séquence d'ouverture de la série, et ses effets spéciaux, il fit tout bonnement appel à la Compagnie Anderson, la maison aux effets spéciaux qui avait travaillé pour nos deux pilotes. Cela semblait parfaitement logique, mais il vous faut réaliser que la Compagnie Anderson n'était qu'une "boutique" bien récente, dépourvue de carrure, qui, au premier regard semblait bien mal équipée pour répondre aux besoins massifs d'une série hebdomadaire comme Star Trek. Mais, dans un effort pour réduire les coûts de production, Heath décida qu'ils en étaient capables seuls. Ce fut une décision qui se trouva rapidement être totalement invalide.

Plusieurs mois passèrent, et Roddenberry commença à se sentir de plus en plus mal à l'aise devant le fait qu'il n'avait encore reçu aucun métrage de l'Enterprise dans l'espace. Il n'avait également rien vu en rapport avec la séquence pré-générique du feuilleton. Inutile de dire que, quand août fut là, le "malaise" de Gene grandit jusqu'à devenir une panique totale. Il téléphonait sans cesse à Heath, rien que pour s'entendre répéter et répéter: "Pas s'en faire, mon gars, tout baigne ... "

Finalement, quand la pression devint écrasante, et les platitudes de Heath de moins en moins crédibles, Gene demanda à voir, de ses yeux, dans quelle embrouille

d'effets se trouvait Star Trek. Tout d'abord Bob Justman et lui se réunirent et appelèrent Bill Heath, et ils lui lurent le "Riot Act" (loi anglaise de 1715 codifiant les sommations légales) avec la permission de Ma Bell. Justman se souvient du coup de fil :

Nous sommes en septembre, Bill, et nous n'avons encore rien vu. Nous n'avons d'autres images de ce foutu Enterprise que celles de l'épisode pilote!

- Ne vous en faites pas, dit Heath.

-C'est cela. Nous n'attendons pas davantage. Vous allez nous les montrer. Je me moque bien de l'allure que cela a, bornez-vous à nous montrer ce que vous avez.

Vingt minutes plus tard, un Roddenberry mécontent fonçait en tempête vers la Compagnie Anderson, avec Bob Justman en remorque. Ils affrontèrent Daryl Anderson, la tête de la compagnie, et ils lui demandèrent de montrer tout, et n'importe quoi, qui avait été créé pour la nouvelle série. Anderson rassembla alors le métrage concernant Star Trek, conduisit Gene et Bob dans une chambre de vision, et courut à toute vitesse dans la chambre de projection. Les lumières s'éteignirent, le projecteur démarra, le duo d'inquisiteurs béats de surprise en visionnant trois minutes de métrage, dont plus de la moitié des images étaient confuses, tremblotantes, illisibles, ou encore, inutilisables. Ils avaient à remonter un flot de m ... sans pagaie.

"Daryl, qu'est-ce que c'est que ça ? ! Nous sommes presque en septembre, dans quelques jours nous devons passer sur les antennes ! Mais où est donc notre métrage ? Lui criait Justman. Anderson, tout en suant abondamment, se mit à trembler. Puis il se mit à bondir et rebondir au milieu de la pièce de projection en criant: "MON DIEU, vous ne nous avez jamais dit quand vous passiez sur les antennes !!!" À ce moment il fondit en larmes, se sauva de la pièce. Justman lui donnant la chasse.

Anderson était un homme aimable et doux, et quand je le coinçai finalement dans le studio, il pleurait sans contrôle. Il bondissait à travers la pièce en criant. Il pleurait si bruyamment que finalement je me saisis de lui et le tins fermement devant moi. Je lui dis : "Ça va maintenant, Daryl !" Et cela s'est terminé en embarquant le pauvre type pour Palm Spring.

Mais Roddenberry et Justman n'étaient pas aussi heureux. Ils devaient maintenant trouver un moyen de se tirer de cet immense bordel inspiré par Bill Heath. Assis silencieusement dans l'obscurité de la chambre de projection d'Anderson, ils ruminèrent ce monstrueux problème, jusqu'à ce que, finalement, Gene poussa un profond soupir, regarda Justman, et dit : "Venez avec moi."

Le duo examina donc chaque prise de l'Enterprise, utilisée dans les deux épisodes pilotes, et les ajoutèrent à leur pitoyable pile de nouveau matériel. Puis Gene réquisitionna une chambre de montage, où les deux hommes réalisèrent un petit miracle, travaillant toute la nuit, et réalisant la séquence d'ouverture, à présent

légendaire, de Star Trek. Justman rapporte :

Nous avons réellement tiré le titre principal de rien, d'ordures, de rognures et de chutes. Nous avons eu de la chance, et nous avons démenti cette vieille idée toute faite qu'on ne peut transformer une oreille de porc en bourse de soie. Mais, depuis ce quasi-désastre, Gene avait une de ces dents contre Bill Heath, pas seulement pour avoir fait traîner les choses dans la réalisation des effets, mais aussi parce qu'il n'avait pas autorisé Anderson à mettre suffisamment de personnel à cette réalisation. Il ne fonctionnait que dans le seul objectif d'économiser encore un peu plus d'argent au studio, et il travaillait contre le bien de la série. Et en plus, il nous avait menti.

C'était si moche que même Gene, de toute notoriété un homme aimable, voulait séparer Bill Heath de sa tête. Il désirait le tuer.

Daryl Anderson doit avoir été le premier à craquer, mais à présent chacun se mettait à rouler à vide. Nous avons tant travaillé et sous une telle pression durant tant de temps que la situation était devenue réellement malsaine, et qu'avec la première de la série, de plus en plus imminente à l'horizon, quelque chose devait arriver. On en arriva au point où Bob Justman souffrit d'une dépression. Il explique :

J'arrivais au bureau à cinq heures du matin, et j'en repartais vers huit heures et demie, ou neuf heures du soir, moment où je rentrais à la maison, avalais un rapide dîner, et me remettait au travail. Lire des scripts, lire des histoires, et dicter des mémorandums jusqu'à ce que je tombe de sommeil. Durant toute la première saison, j'eus en moyenne quatre heures de sommeil par nuit. Je travaillais autant parce que j'étais tellement imprégné de ce désir de Gene de créer quelque chose qui en valait la peine, quelque chose de valeur. Bref, je ne me possédais plus, j'étais si fatigué.

Cette nuit-là, je revins des studios à mon heure habituelle, aux environs de neuf heures, neuf heures et demie, moment auquel ma femme, Jackie, me fit à dîner. J'avalai rapidement, et quand j'eus fini, je me levai pour porter mon assiette dans l'évier, et je l'y déposai, et alors cela me frappa : un désespoir total, une fatigue totale, couplés avec le sentiment que je ne pourrais affronter ceci un jour de plus. Soudainement, je me trouvais sans force pour continuer. Tout me frappa à la fois, et je dus m'agripper à la table de cuisine.

Ma propre incapacité à fonctionner plus de vingt heures par jour m'assomma. J'étais découragé à l'idée de ne pouvoir y réussir, et je me mis à pleurer. J'étais en larmes. Et dans le même temps, je faisais de mon mieux pour ne pas faire de bruit, car j'étais à la fois embarrassé et honteux de mon attitude, d'être aussi faible et de m'abandonner à mes émotions.

Et ma femme survint, et me trouva là, penché sur la table de cuisine. Elle me fit asseoir, me versa un double whisky dans la bouche, puis elle saisit le téléphone, appela le bureau de Roddenberry et lut à Gene la "sommation". Elle lui dit : "Je me fiche bien de ce qui arrive à l'épisode, peu importe ce que vous dites, j'emmène Bob au loin. Il a

désespérément besoin de repos, et ce que vous lui avez fait est parfaitement déloyal. Nous partons pour Hawaii."

Et le pauvre Gene, engueulé par ma femme au téléphone, était tout aussi étonné que moi. Ça venait vraiment de nulle part. Il dit donc : "Naturellement, partez pour Hawaii. Bob en a besoin. Je sais qu'il a travaillé trop dur. Je puis le dire, car ces derniers temps, il est devenu encore plus irritable qu'à l'ordinaire." Le jour suivant, je me rendis à l'aéroport et pris un appareil à destination d'Hawaii. J'étais réellement soucieux à l'idée que Gene pouvait donner la chasse à Bill Heath, et qu'il lui ferait alors quelque chose de terrible, mais je pris l'avion.

Gene, dans une tentative pour que je me sente mieux et que je m'amuse un peu, décida de jouer à de petits jeux. Cela commença sitôt que nous fûmes arrivés à l'aéroport.

Jackie et moi marchions, à la recherche de notre porte, quand, du coin de l'œil, je remarquai un type nommé Rick qui faisait le coursier dans le bureau de Gene. Et il nous suivait, Jackie et moi, se cachant et essayant d'éviter d'être vu, et il était en train de nous lorgner de derrière des plantes en pot. Il était évident que quelque chose était en train de se tramer.

Pendant ce temps, nous étions sur le point de monter à bord de l'appareil, et je remarquai que tout l'équipage nous surveillait et que deux hôtesses, là, me dévisageaient d'un air écœuré, soupirant et agissant comme si j'étais venu interférer avec leur façon ordinaire de faire les choses.

Nous entrons donc dans l'appareil, et je m'engage dans mon couloir, et là, à trois sièges de distance, assis dans celui du milieu, à côté de Jackie, se tient Balok, le géant, cadavérique monstre d'argile, vedette de *The Corbomite Maneuver*, notre premier épisode. Gene était responsable de cette blague, et l'avait mise sur pied avec la compagnie, l'amenant à accepter d'amener cette chose dégoûtante à bord pour un gag.

Et maintenant tous étaient là, guettant la façon dont j'allais réagir à cette chose, mais je n'allais pas leur donner cette satisfaction. Je m'avançai donc, m'assis à côté du monstre, lus un magazine et fis comme si de rien n'était.

Pendant ce temps, était assis derrière moi un gars qui avait trop bu. Il perd tout contrôle, et croit que c'est la chose la plus drôle qu'il ait jamais vue. Et il rit : "HAHAHAHAHA !!! HAAAAA !" en donnant des coups dans le dossier de mon siège, projetant son haleine d'ivrogne dans ma direction. Finalement, Rick revint dans l'avion et emporta le monstre avec lui.

Ainsi, Bob et sa femme partirent en jet pour Hawaii. Ils atterrirent à Honolulu, coururent vers l'autre côté de l'aéroport, cherchèrent un avion pour Kauai, volèrent pour Kauai, entrèrent dans un taxi et roulèrent jusqu'à un lieu nommé Hanalei, où ils demeurèrent dans un cottage absolument magnifique avec une vue époustouflante d'un des plus luxuriants et admirables panoramas de tout Hawaii.

Ils arrivèrent juste à temps pour la mousson. Avant qu'ils aient fini de déballer, des rideaux de pluie se mirent à tomber, et cela continua durant toute la durée de

leurs vacances. Bob passa le plus clair de son temps à évacuer et à essayer de remettre ensemble le reste. Pour la première fois depuis des mois, il commençait à se reposer, et c'est alors que l'atteignit une autre farce de Gene.

Bob était dehors, faisant du surf sous la pluie, quand un groom arriva en courant sur la plage pour lui tendre un télégramme. Bob sauta en éclaboussant de la planche de surf et lut le message maintenant détrempe : "Ignorez les coups de fil de Bill Heath. Vous expliquerais plus tard l'incident."

Évidemment Bob se mit à paniquer, et il courut jusqu'à l'hôtel, toujours en tenue de baigneur, se dirigea, pieds nus, dans le vestibule, vers la plus proche cabine téléphonique. Avec des visions d'effusion de sang, Bob lança un appel par l'inter vers le bureau de Gene, et son anxiété grandit quand Dorothy Fontana lui apprit que le patron n'était pas là.

Bob retourna donc vers la plage, l'estomac encore plus violemment agité que la mer. Il s'assit, mijotant dans sa chambre d'hôtel, certain que Gene avait infligé de solides dommages corporels à Heath. Une heure passe, on frappe à la porte. C'est un autre groom, porteur d'un autre télégramme.

L'agitation de Bob double quand il ouvre l'enveloppe et lit : "Je sais que cela sent mauvais, mais ne vous en faites pas en ce qui concerne l'affaire avec Bill Heath. Vous expliquerais dans ma prochaine lettre." Bob sprinte à nouveau vers le vestibule de l'hôtel, et à nouveau Dorothy réprime un rire et lui ment : "Le patron est sorti." Nauséux, Bob, trop obsédé, regagne sa chambre. Il en va ainsi toute la journée, avec un télégramme arrivant toutes les heures, chacun contenant le même message :

"Ignorez les menaces légales de Bill Heath"; ou encore : "Ne vous en faites pas, je vous ai dit que j'ai une défense en béton."

À la fin de la journée, après que d'innombrables essais au téléphone pour localiser Roddenberry se furent révélés infructueux, Bob n'était plus qu'une épave. Puis, au moment où le jour gris et bruinant se muait en nuit obscure et pluvieuse, Bob reçut un autre télégramme. Blanc d'appréhension, les mains tremblantes, il commença à lire.

"Ne vous en faites pas. Votre secrétaire admet à présent que vous n'êtes pas le père." À ce moment, Bob comprit qu'il s'était royalement fait avoir, et bien qu'il ait été capable de réprimer son rire devant la tête de Balok, cette fois il s'en retourna en riant bruyamment.

Quand la semaine fut passée, Justman rentra parfaitement retapé et il se remit immédiatement au travail. Peu après son arrivée, il trouva Roddenberry souffrant des premiers symptômes d'une dépression fort similaire. Gene avait dû se charger d'un travail double pendant que Bill était au loin, s'occupant d'un monceau de détails, encore plus paralysants qu'à l'ordinaire, avec pour résultat d'être absolument cuit et visiblement en train de sombrer rapidement. Dans les heures qui suivirent, Bob était de retour à l'aéroport, mais cette fois il souhaitait "bon voyage" à Roddenberry ... et à Balok, qui par hasard occupait le siège voisin.